

## ANCIEN TESTAMENT

### RÉVISIONS – 17. ÉCRITS

- B.1 Tandis que les disciples des prophètes qui, depuis l'exil, se reconnaissaient de plus en plus les uns les autres et s'appliquaient à rassembler les textes prophétiques qui avaient été, depuis environ -750 canoniques pour des groupes distincts, et aussi à y ajouter des passages qui en mettaient la doctrine à jour, et que, d'autre part, les prêtres de Jérusalem, - outre leur "livre de raison" cumulatif (journal où ils consignaient à mesure les coutumes et les lois qu'ils canonisaient), éditaient un ensemble de récits normatifs qui fondaient l'ancienne alliance conditionnelle sur la foi en une pure grâce prévenante de Yahvé, un troisième groupe de convertis au yahvisme travailla à produire, parallèlement à celles-là, des œuvres qui devaient être elles aussi canoniques pour leurs fidèles avant de l'être pour tout le judaïsme. Ces derniers sont ceux qu'on appelle les sages, qui étaient aussi des scribes, des écrivains. Bien qu'actifs déjà sous la monarchie (voir les Proverbes) en tant que fonctionnaires du roi. C'est surtout après l'exil que cette classe sociale a été productive.
- B.2 Car la vie continuait, d'autres groupes devenaient influents, d'autres textes étaient produits qui s'efforçaient de faire face à de nouvelles situations et de répondre aux besoins des générations nouvelles et qui, même, contestaient au moins partiellement soit la validité soit la complétude des anciennes traditions. On voulait bien être fidèle aux pères mais en tenant compte davantage des circonstances nouvelles dans lesquelles se trouvaient les croyants. Par exemple, il y avait dans l'amour humain quelque chose qui était irréductible à ce que la Loi et les Prophètes avaient dit du mariage, et ce résidu rendait possible la composition d'ouvrages comme le Cantique des Cantiques et le Livre de Ruth. Il y avait dans la souffrance des innocents un mystère que la doctrine traditionnelle de la rétribution laissait dans l'ombre, et cette carence appelait pour la combler des textes comme ceux du Livre de Job ou comme Qohélet. Il y avait dans le Livre de l'Exode un triomphalisme et même un certain immoralisme qui pouvaient choquer des Juifs qui occupaient des postes élevés dans la chancellerie perse, et ce fut peut-être en réaction contre ces excès qu'a été écrit le Livre d'Esther. Inversement, l'absence de référence à Dieu dans ce dernier ouvrage a pu être la cause de la production du Livre de Judith. D'autre part, l'espérance d'un Sauveur sous la figure d'un descendant de David a pu paraître à certains utopique et ils auront plutôt rêvé d'un Guerrier céleste venant sur les nués du ciel (Dn 7). Et les Juifs de la Diaspora égyptienne et helléniste ont fort bien pu penser que, de même qu'on avait canonisé beaucoup de traditions cananéennes et assyro-babyloniennes, on pourrait aussi recevoir des traditions grecques comme celles qui parlent de l'immortalité de l'âme (Livre de la Sagesse). Cet échantillon illustre bien le genre d'ouvrages ni législatifs ni prophétiques qui vont peu à peu composer la troisième partie de la Bible et être ensuite reconnus comme canoniques. On examine maintenant quelques spécimens des Écrits.
- B.3 Et d'abord le Livre de Job. Dans l'ouverture et la fermeture du Livre de Job les personnages sont surtout Dieu et Satan, dans les épisodes de la partie centrale ce sont Job et ses amis, dans la péripétie c'est Dieu seul parlant dans la tempête. L'exégèse critique traditionnelle s'est donné beaucoup de peine pour concilier le prologue-épilogue (chapitres 1-2 et 42), le dialogue (chapitres 3-37) et le monologue (chapitres 38-41). L'occidental moderne a été porté à voir là trois théologies différentes et inconciliables et, en conséquence, à éliminer de la rédaction primitive telle ou telle partie. Depuis quelque temps on s'applique à comprendre le texte canonique et le point de vue du dernier rédacteur. Distinguons donc trois langages ou sphères de discours selon que sont mis en scène soit des "dieux", soit des hommes, soit des êtres de la nature, et appelons ces langages respectivement théisme, humanisme, naturalisme. Or, dans le prologue-épilogue, du Livre de Job, les personnages sont des dieux, dans le dialogue ce sont des hommes, et dans le monologue ce sont des êtres de la nature. L'auteur a donc employé les trois sortes de discours et selon l'ordre probable dans lequel ils ont été accentués au cours de l'histoire humaine. L'auteur a donc fait une intégration et une récapitulation. Il a fait concourir à un même effet ce que, en termes grecs, on peut appeler successivement la poésie épique et dramatique, la poésie lyrique et élégiaque, la poésie gnomique ou sentencieuse. Le Dieu du prologue est aussi celui de la première naïveté; la partie centrale a pour objet une critique de la théodicée traditionnelle; et la dernière partie peut être considérée comme l'expression d'une foi postcritique et d'une seconde naïveté. Le sens du Livre de Job se dégage donc de la structure dynamique de l'œuvre qui conduit le lecteur méditatif à participer intellectuellement et émotivement à un mouvement spirituel ou esthétique.

## ANCIEN TESTAMENT

### RÉVISIONS – 17. ÉCRITS

analogue à celui qui anime aussi bien la tragédie grecque (catharsis de la crainte et de la pitié) que la comédie (fin heureuse). Et de même que le Job de la fin est un autre homme que celui du début, et plus heureux que lui mais après avoir traversé une rude épreuve, de même le lecteur croyant du Livre de Job, qui a pris conscience de la fragilité de la représentation traditionnelle, populaire, archaïque, enfantine, de Dieu, dans une société exposée à l'humanisme et à la critique puis à la technique et au naturalisme, et qui, cependant, consent à se laisser encore émouvoir par un récit en partie folklorique, est-il disposé par la lettre du texte à accéder, dans l'esprit, à une forme plus exigeante de foi et d'espérance. Enfin, comme le Poème ne prend en compte à peu près rien des traditions juives de la Loi et des Prophètes, et qu'il met en scène des étrangers d'un pays jadis ennemi (Édom), on peut penser que l'auteur a pris délibérément ses distances par rapport à ce qu'il y avait de trop particulariste et nationaliste dans les traditions jusque-là canonisées.

- B.4 Kohélet (ecclésiaste) est si déconcertant qu'on s'étonne que cet ouvrage ait pu trouver place dans la Bible. C'est un penseur paradoxal qui n'a pas peur des contradictions apparentes. C'est un écrivain hébreu qui a pu écrire autour de 300 avant J.-C., en un temps où son peuple n'avait plus d'autonomie politique et où les héritiers de l'idéologie et de l'institution royale étaient sans emploi. La corporation sacerdotale de Jérusalem voit à l'organisation de la vie nationale, et les disciples des prophètes trouvent à s'employer dans quelque activité culturelle et aussi dans le rêve d'un Jour de Yahvé prochain. Mais les descendants des familles de fonctionnaires n'ont pas l'occasion d'exercer leur compétence. Ils s'entretiennent donc dans la réflexion sur les spiritualités et les traditions sapientiales ou philosophiques qui circulent alors dans un monde récemment ouvert à l'hellénisme. Ce n'est pas un sceptique ni un antidogmatique, mais c'est un sage qui a beaucoup réfléchi, a acquis son autonomie et sa liberté intérieure et qui forme des disciples au discernement, à la distanciation vis-à-vis toutes les traditions reçues. Rien, hormis Dieu, ne lui semble avoir de consistance, et il dispose à penser que tout est vanité, buée, vapeur, vent, et ainsi à diriger progressivement l'attention sur cela seul qui compte : la crainte de Dieu, la foi que tout est dans sa main et est un don de lui. Un tel maître spirituel a dû apparaître à beaucoup de jeunes de son temps comme un libérateur intellectuel, quelqu'un qui guérissait la pensée des excès de l'incandescence théologique de ceux qui sont portés à mettre l'absolu ici-bas dans les récits, les rites ou les règles.
- B.5 On a proposé du Cantique des Cantiques trois interprétations principales : allégorique-culturelle, dramatique-humaniste, naturaliste-érotique. Sous les figures de l'époux et de l'épouse (ou de l'homme et de la femme en générale), il faudrait voir : soit Yahvé et Israël ou le Christ et l'Église, soit le roi Salomon et une bergère, soit tout simplement un jeune homme et une jeune fille non mariés et qui se recherchent physiquement. Dans le premier cas, l'amour serait oblatif (agapè), dans le deuxième réciproque (philia), dans le troisième hédoniste (érôs). L'interprétation théiste n'est évidemment pas commandée par la surface du texte mais par l'idée qu'on se fait d'un texte biblique. L'explication naturaliste s'inspire du sens le plus littéral du texte et de la connaissance qu'on possède maintenant des chants d'amour égyptiens. L'explication humaniste et dramatique est intermédiaire entre ces deux. Il semble possible de tenter une explication intégrale. Au point de départ, il a dû s'agir de l'amour érotique des jeunes gens qui s'aiment naturellement. Mais ensuite ceux qui, après la canonisation de la Loi et des Prophètes, ont fait pression que le Cantique devienne lui aussi canonique, ont dû penser que "l'amour fort comme la mort" qui attire les jeunes l'un vers l'autre est dans l'ordre des choses, et que, même si en langage théiste il peut être dit voulu de Dieu, il n'est pas toujours indiqué d'explicitement cette référence au divin, l'amour étant une "valeur en soi". On portera ensuite son attention sur les allusions à Jérusalem et à la terre sainte, et aussi sur le drame qui à la fois rapproche et éloigne les deux amoureux et les contraint à se rechercher, et on pensera qu'un lecteur familier avec l'histoire d'Israël était spontanément enclin à voir dans ce drame le paradigme de la tension qui n'a cessé d'exister entre le peuple et la terre d'Israël. Enfin, comme, ailleurs et dans le même ensemble canonique, Yahvé est présenté comme un Époux et Israël comme son Épouse, on ne peut empêcher ceux qui croient à la cohérence profonde de la tradition biblique, d'évoquer en filigrane la passion amoureuse qui lie Yahvé à Israël et Israël à Yahvé ou le Christ à l'Église et l'Église au Christ. Le Cantique serait ainsi un cas où s'applique la théorie du sens plénier.

## ANCIEN TESTAMENT

### RÉVISIONS – 17. ÉCRITS

- B.6 La présence du Livre d'Esther dans le canon pose elle aussi des questions de fond : un livre "religieux" est-il nécessairement théiste ? un livre biblique est-il nécessairement yahviste ? et doit-il éviter de "contredire" un autre livre ? En effet le Livre d'Esther semble s'opposer au Livre de l'Exode et en prendre le contrepied. Il insiste pour dire que les Juifs n'ont pas emporté de butin (comparer Est 9,10.15.16 et Ex 3,21; 11,2; 12,35). Esther joue auprès d'Assuérus le rôle que Moïse remplit auprès de Pharaon. Le Livre d'Esther culmine dans l'institution de la fête des *Purim* comme le Livre de l'Exode dans la fête de Pâque. Mais les Juifs du Livre d'Esther, au contraire de ceux de l'Exode, ne sont pas des esclaves. Ils n'étaient pas des esclaves et ils ne voulaient pas passer pour des voleurs ou des ennemis des Perses. Or tel eût été le cas si le Livre de l'Exode canonisé en Palestine ou en Égypte avait été normatif pour eux aussi. En outre, ces gens ont écrit leur livre en mettant en évidence non plus Dieu et un homme qui n'est que son instrument, mais des Héros, Esther et Mardochée. Ils ne parlent pas de Dieu (ce que corrigera l'édition grecque !). Leur œuvre est plus héroïque et épique que théiste et mythique. Ce livre – probablement d'origine populaire –, est un roman et non une œuvre d'histoire. L'épouse de Xerxès (Assuérus) est connue et ce ne fut ni Esther ni Vasti mais Amestis. Mardochée aurait eu 122 ans en la 12<sup>e</sup> année de Xerxès et sa cousine 100 ans de moins que lui. Il est invraisemblable que le roi de Perse ait fait exécuter 75000 de ses sujets, qu'on ait dressé une potence de 83 pieds, qu'un banquet ait duré 180 jours, et les soins de beauté six mois. On est donc en présence d'une œuvre poétique.